

# LES PARENTÉS ENTRE CITÉS

## CHEZ POLYBE, STRABON, PLUTARQUE ET PAUSANIAS

Olivier CURTY \*

*A Regula Feitknecht,  
Pausanias des temps modernes*

Un phénomène, dans l'Antiquité grecque, ne manque pas de frapper l'esprit : c'est, pour ainsi dire, l'incapacité qu'ont éprouvée les gens d'alors de penser les relations entre États sous d'autres rapports que ceux de la parenté. Cette caractéristique est une constante des civilisations de la Méditerranée. Ainsi P. Solinas<sup>1</sup> écrit-il que :

“Dans la société méditerranéenne [...] le statut se mesure au nombre et à la cohésion des parents, au prestige des ascendants, à la gloire, à l'ancienneté des ancêtres morts. Ainsi chacun n'est-il estimé que comme la pièce d'un ensemble lignager : l'ensemble de ceux qui affirment une ascendance commune dans la personne d'un ancêtre fondateur. La base du système méditerranéen, sa cellule vivante est constituée par le groupe familial étendu, le lignage. Reproduit à des millions d'exemplaires, il en est le symbole, la métaphore, le résumé. Ce groupe modèle aux fonctions décisives est le foyer d'un ensemble de valeurs cardinales : il doit être chaleureux, faisceau de relations affectives de tous ordres ; il doit être nombreux et solidaire, assurance contre les agressions extérieures, celles des hommes et celles de la nature. Il doit être fécond, proliférant même, pour faire retentir son nom et résister au temps. Communauté de sang, il est le dépositaire d'un patrimoine, capital de biens, mais également de statuts et d'honneurs qu'il doit illustrer et faire fructifier”.

La famille a eu, de tous temps, une grande importance dans les pays méditerranéens, comme le montre ce texte de P. Solinas. Dans l'Antiquité, en Grèce, le vocabulaire de la parenté personnelle a servi à caractériser d'autres genres de relations. Ainsi a-t-on surtout utilisé deux termes pour caractériser des rapports interétatiques. Le premier de ces termes est celui qui définit la parenté de sang, c'est-à-dire συγγένεια, tandis que le second marque l'intimité des relations, c'est-à-dire οἰκειότης. Ces noms servent normalement à caractériser des relations individuelles, mais, dans notre contexte, ils marquent des relations entre États. Les savants, qui ont étudié cette question, ne sont pas d'accord entre eux sur la nuance que revêt chacun des termes, mais L. Robert avait déjà observé<sup>2</sup> qu'οἰκεῖος était “un terme de parenté moins étroit que συγγενής” et remarquait ailleurs<sup>3</sup> qu’“en général, dans les décrets

\* Université de Fribourg.

<sup>1</sup> Braudel 1986, 309-310.

<sup>2</sup> Robert 1940, 58.

<sup>3</sup> Robert 1969, 100, n. 1.



hellénistiques, les deux mots συγγενεῖς et οἰκεῖοι ont un sens distinct. Quelquefois cependant, ils sont équivalents. Ainsi, dans notre décret [c'est-à-dire *I.Priene*, 109] et dans le décret de Gonnoi pour Magnésie du Méandre [*I.Magnesia*, 33]". L. Robert avait parfaitement raison et je crois avoir montré dans ma thèse, publiée récemment<sup>4</sup>, que la nuance accordant, dans les relations individuelles, au terme οἰκεῖος et à ses dérivés un sens moins prégnant qu'à συγγενής et ses dérivés, se retrouvait, de manière identique, dans les inscriptions.

Si le terme συγγενής indique assurément le lien le plus fort, il y avait, à côté de lui et en plus d'οἰκεῖος, toute une série de termes, empruntés au vocabulaire des relations individuelles. Par exemple, tout au bas de l'échelle des qualificatifs trouve-t-on le titre banal, dans la langue diplomatique, d'"ami", φίλος<sup>5</sup>, pour la cité qui ne possède aucun lien privilégié avec une autre. Un degré plus haut dans la hiérarchie des termes est celui de "voisin", ἀστυγείτων, qui n'indique qu'un rapport de proximité géographique sans lien de parenté et que l'on voit, par exemple, accordée par la cité de Milet à celle d'Héraclée parce qu'elles sont situées toutes les deux au pied du Latmos<sup>6</sup>.

Enfin juste en-dessous du sommet, il y a le terme rare d'ὁμόφυλος qui marque l'appartenance à la même race. Ainsi ce mot a-t-il été employé à propos des Lacédémoniens et des Rhodiens qui appartiennent, tous les deux, à la race dorienne<sup>7</sup>. Ce terme est moins fort que συγγενής, qui marque, lui, l'appartenance à la même famille, qui n'est qu'une petite partie d'une même race.

Au-dessus de tous ces qualificatifs, il y a le terme le plus fort qui est, on l'a dit συγγενής. C'est aussi, par voie de conséquence, le plus intéressant. Son octroi répond à des critères précis. Ce titre ne peut pas être accordé à la légère à n'importe laquelle des cités. Pour que deux d'entre elles aient le droit de s'appeler "parentes", il faut qu'elles aient au moins un ancêtre mythologique commun et que, de cette façon, leur parenté repose sur un élément vérifiable et puisse être justifiée. On a du mal, de nos jours, à penser qu'un ancêtre mythologique commun, dieu ou héros, suffise à fonder une parenté. Pour comprendre ce phénomène, il est nécessaire de partir d'un trait spécifique de la mentalité de la Grèce ancienne : les cités ne se contentent pas de leur passé "historique", celui-là même dont l'existence peut être archéologiquement prouvée, mais elles se fabriquent tout un passé "mythique", dans lequel s'inscrivent les parentés qui nous intéressent. Ces parentés entre cités, qui remontent toujours, au-delà de la période "historique", à l'époque "mythique", sont essentiellement connues par des documents officiels que nous livre l'épigraphie.

Mais la parenté entre cités ne se rencontre pas exclusivement dans les inscriptions. On la trouve également en littérature, chez des écrivains aussi différents, mais aussi

<sup>4</sup> Curty 1995. C'est le lieu de donner une fois pour toutes une précision à propos de la rubrique des parentés douteuses qui figure à la fin du corpus. Il s'agit là, à la différence du reste du corpus, *uniquement d'un choix*, qui n'a pas de prétention à l'exhaustivité. J'aurais dû le préciser en toutes lettres. N'y figurent pas, par exemple, la fameuse inscription mentionnant la parenté entre Élatée et Stymphale, publiée par Mitsos 1946/1947, et reprise par Moretti 1967, n° 55, ni, non plus, celle qui rapporte une parenté entre la Crète et Magnésie du Méandre, *I.Magnesia*, 65 a. On pourrait discuter à l'envi le bien-fondé de cette décision, mais du moins ces mentions douteuses ne sont-elles pas reprises dans le chapitre général.

<sup>5</sup> Par ex., *Syll.*<sup>3</sup> 590, l. 26-27.

<sup>6</sup> Rehm 1914, 150, l. 10-11.

<sup>7</sup> Aelius Aristide 24.24.



symptomatiques pour notre sujet que le sont Polybe, Strabon, Plutarque ou Pausanias. Chacun d'eux, à sa manière, parle des parentés entre cités et nous fournit ainsi des renseignements. Mais afin de limiter notre enquête à des dimensions raisonnables et d'aboutir à des conclusions convaincantes, on analysera seulement la parenté exprimée en grec par l'adjectif συγγενής ainsi que ses dérivés. On pourra ainsi comparer les résultats obtenus à ceux auxquels nous sommes parvenus lors de l'étude des inscriptions et, si possible, mieux comprendre le sens des termes de parenté. Souvent, en effet, dans les inscriptions, la signification exacte est difficile à saisir car le contexte est allusif ou lacuneux. C'est un problème qui ne se pose pas chez des écrivains. Dans cette perspective, une enquête dans leurs oeuvres peut se révéler fort utile.

Tout d'abord, on observe, parmi les différents genres historiques, la spécificité de la notion de parenté. Si l'on prend le début du neuvième livre de Polybe<sup>8</sup>, on lit la différence que marque l'historien de Mégalèpolis entre, d'une part, l'histoire "politique", telle que lui-même l'a écrit, concernant les actions des États, des cités et des monarques et, d'autre part, l'histoire qui raconte les liens de colonisation, les fondations de cités et les parentés. Cette même distinction, dans le même ordre et avec des termes identiques (ἀποικία, κτίσις, συγγένεια) se retrouve dans les reproches que Polybe adresse à Timée<sup>9</sup>. Dans un troisième passage<sup>10</sup>, les différents genres historiques sont énumérés de façon plus explicite. Cette fois, Polybe ne parle plus d'histoire "politique", mais oppose, d'un côté, les parentés et les fondations de cités et, de l'autre, les liens de colonisation, les généalogies et les mythes. Cette division de l'histoire "mythologique" figure également dans un fragment du livre XXXIV<sup>11</sup>. En se gardant bien de surinterpréter le texte, on remarque que les fondations de cités et les parentés, en Polybe 9.2.1-2 et dans le fragment du livre XXXIV, se retrouvent mentionnées avec les mêmes termes (κτίσις, συγγένεια). On peut aisément poser une adéquation entre les termes des deux passages : ainsi γενεαλογία, dans le premier passage, est-il identifiable à ἀρχηγέτης dans le second, qui ne signifie pas seulement "chef, roi", mais aussi le "premier d'une race ou d'une famille". De la même façon, le terme ἀποικία, dans le premier passage, peut être identifié à μετανάστασις, dans le second, qui signifie "émigration". Il reste le terme μῦθοι, dans le premier passage, qui n'a pas d'équivalent dans le second. Soit on lui fait correspondre de force un nom du deuxième passage μετανάστασις ou ἀρχηγέτης ou alors il faut admettre que les deux passages ne sont pas parallèles.

Venons-en maintenant aux mentions de parenté proprement dites. Il y a une vingtaine d'années, L. Robert analysait<sup>12</sup> une inscription d'Argos datant de l'époque impériale et louant le rhéteur Publius Anteiou Antiochos d'avoir su mettre en évidence, par ses recherches érudites, la parenté existant entre sa patrie, la petite cité d'Aigée en Cilicie et Argos. Or, un extrait de Polybe<sup>13</sup> sur Argos et Soloi de Cilicie est à mettre en relation avec l'inscription d'Argos en l'honneur du rhéteur Antiochos. Il s'agit du passage, dans lequel Polybe rapporte

<sup>8</sup> Pol. 9.1.4.

<sup>9</sup> Pol. 12.26 d. 2.

<sup>10</sup> Pol. 9.2.1-2.

<sup>11</sup> Pol. 34.1.3-4.

<sup>12</sup> Robert 1977.

<sup>13</sup> Pol. 21.24.10-12.



que les cités de Soloi en Cilicie ainsi que Rhodes sont des colonies argiennes. Ainsi reconnaît-on qu'à côté d'une tradition, mentionnée dans une inscription, faisant d'Aigée de Cilicie, une parente d'Argos, il y a un passage de Polybe attribuant à Soloi et à Rhodes également une origine argienne. La tradition concernant Rhodes remonte au moins au V<sup>e</sup> s., grâce aux témoignages transmis par Thucydide et Pindare <sup>14</sup>. Quant à celle qui concerne Aigée, elle est renforcée par l'inscription publiée il y a une quinzaine d'années environ par R. S. Stroud <sup>15</sup> et datant de la fin du IV<sup>e</sup> s. a.C., octroyant l'isopolitie aux Aspendiens de Pamphylie, parents des Argiens. Cela montre, en effet que de fortes relations se sont développées entre Argos et cette région de l'Asie Mineure regroupant la Cilicie et la Pamphylie. En résumé, on peut dire que dès le V<sup>e</sup> s., littérairement, et dès le IV<sup>e</sup> s., épigraphiquement, des liens de parenté sont attestés entre Argos et une région de l'Asie Mineure, la Cilicie-Pamphylie. La remarque de Polybe concernant Soloi de Cilicie s'inscrit dans ce contexte. R. S. Stroud pense qu'il y avait certainement pour les citoyens de Soloi un décret semblable à celui qui accordait l'isopolitie aux Aspendiens, puisque ce dernier stipule que les Aspendiens auront accès à l'Assemblée (argienne) au même titre que les gens de Soloi.

On voit, par cet exemple, que la cité de Rhodes, fondée comme Soloi de Cilicie par des Argiens, se sent l'obligation de défendre sa "parente" devant le Sénat romain <sup>16</sup>. Cette attitude est courante. Souvent, en effet, une cité parente d'une autre doit lui rendre service. Cela peut aller d'un don ou d'un prêt d'argent à un taux favorable <sup>17</sup> jusqu'à une intervention en faveur de la cité parente auprès d'une instance supérieure, comme c'est le cas de Rhodes pour Soloi, en passant par la constitution d'un tribunal pour rendre un arbitrage lors d'un différend opposant deux cités, comme le montre Pausanias <sup>18</sup>.

Il est clair que, dans le cas de l'appel à une cité parente en vue d'un arbitrage, il faut impérativement que les deux cités qui s'adressent à la cité-arbitre, soient, l'une et l'autre, sa parente au même degré, sinon la cité-arbitre pourrait facilement se faire taxer de partialité au profit de sa parente la plus proche. Il ne vaut guère la peine d'insister sur ce point qui semble relever du pur bon sens. Ainsi lorsque Pausanias <sup>19</sup> mentionne la parenté qui unit les Argiens aux Lacédémoniens d'une part et aux Messéniens de l'autre et qu'il dit que c'est en vertu de ce lien familial que les Argiens furent choisis en commun comme arbitres par les deux parties, peut-on tenir pour assuré que la parenté qui unit les Argiens à chacune des deux cités en conflit est de même degré. Lors de revendications territoriales les opposant, les cités en conflit ont, en effet, deux solutions : soit s'adresser à une cité voisine, comme Priène et Samos qui se tournent vers Rhodes <sup>20</sup>, soit alors, s'adresser à une parente commune, parfois lointaine, comme c'est le cas ici ou pour Itanos et Hiérapytna, deux cités de Crète, qui demandent l'aide de Magnésie du Méandre <sup>21</sup>. A la vue de ces cas épigraphiques, on peut

<sup>14</sup> Thc. 7.57. 6 ; Pind., *OL*, 7.36-61.

<sup>15</sup> Stroud 1984.

<sup>16</sup> Cf. n. 13.

<sup>17</sup> Par ex., Migeotte 1984, n° 19.

<sup>18</sup> Paus. 4.5.2.

<sup>19</sup> Cf. n. 18.

<sup>20</sup> *IPriene*, 37.

<sup>21</sup> *IC*, III.IV, 9.



conclure avec une certaine sûreté que dans le cas présent, la cité d'Argos, afin de tenir la balance égale entre les deux parties, est très probablement parente au même degré avec les Lacédémoniens et avec les Messéniens.

Les Messéniens (encore eux!) sont cités par Strabon <sup>22</sup> comme étant les parents des Pyliens. Mais la négation de toute parenté pourrait également être attestée si l'on en juge par la facilité avec laquelle deux parentés totalement opposées peuvent être défendues. Par exemple, pour en rester à Messène, nous possédons deux versions contradictoires sur la Deuxième Guerre de Messénie. Dans l'une <sup>23</sup>, Élis est l'alliée de Messène. Dans l'autre <sup>24</sup>, Élis est, au contraire, l'alliée de Sparte. La cité d'Élis avance, au gré des nécessités politiques, l'une ou l'autre des versions. La facilité, déconcertante pour nous – ainsi R. Baladié, l'éditeur du huitième livre de Strabon dans la *Collection des Universités de France* a-t-il tenté, à la suite de ses prédécesseurs, de concilier les deux versions – avec laquelle Élis noue ses parentés faisant des Messéniens tantôt ses parents, tantôt pas, doit inciter à une grande prudence en ce qui concerne les liens tissés par Messène, qui peuvent être soumis à fluctuation.

Il y a enfin, chez Pausanias <sup>25</sup>, un lien de parenté différent des précédents : c'est celui qui rattache la cité crétoise d'Élyros au personnage d'Acacallis. Cette héroïne mythologique est justement, selon la légende, la fille du roi crétois Minos qui aima Apollon dont elle eut plusieurs enfants. Ce qui est à relever, c'est que le roi Minos, comme je crois l'avoir montré dans ma thèse <sup>26</sup>, fut choisi par la Confédération crétoise comme figure emblématique. En effet, les différentes parentés que nouait la Confédération crétoise passaient toutes, sans exception, par son intermédiaire ou par celui d'un de ses proches. C'est ainsi que sa fille Acacallis servait à justifier une parenté entre la Crète et une île des Cyclades, Naxos. Dans le cas présent, on observe qu'Acacallis n'est pas utilisée pour justifier une parenté extérieure à la Crète, mais simplement que son nom est lié à une cité de l'île et que Minos est absent de la justification. Il faut bien se rendre à l'évidence : la Confédération crétoise n'a probablement rien à faire là-dedans vu qu'elle se servirait, selon toute probabilité, pour une cité crétoise, du roi Minos et non de sa fille Acacallis.

Il reste à examiner si, chez ces auteurs, on retrouve la différence, qui se manifeste dans les inscriptions et chez certains écrivains, notamment les orateurs attiques <sup>27</sup>, entre, d'une part, συγγένεια, terme le plus fort qui, dans les relations individuelles, exprime la parenté par le sang et, d'autre part, οικειότης, terme plus faible, qui, dans les relations personnelles, marque la parenté par alliance. Trois exemples surtout sont en mesure de le prouver. Les deux premiers proviennent de Plutarque. Dans les *Questions romaines* <sup>28</sup>, l'auteur se demande pourquoi on n'épouse pas les femmes qui nous sont liées de près. La réponse s'interroge sur le fait de savoir si l'on désire augmenter sa parenté par alliance, sa

<sup>22</sup> Str. 14.1.3.

<sup>23</sup> Str. 8.4.10.

<sup>24</sup> Str. 8.3.30.

<sup>25</sup> Paus. 10.16.3.

<sup>26</sup> Curty 1995, 249-250.

<sup>27</sup> Curty 1995, 225-229.

<sup>28</sup> Plut., *Mor.*, 289 D-E.



belle-famille, qui est exprimée par le terme οἰκειότης. Plutarque poursuit en se demandant si ce n'est pas la crainte de détruire des droits naturels (τὰ φύσει δίκαια) qui pousse en plus à ne pas épouser des parentes naturelles, exprimées par le mot συγγενεῖς. La différence de sens entre les deux termes est, en conséquence, respectée dans ce passage.

Un deuxième exemple, tiré de Plutarque <sup>29</sup>, souligne également cette distinction de sens entre συγγένεια et οἰκειότης. Parlant des Vitelli, dont un certain Brutus avait épousé la soeur, Plutarque utilise le terme d'οἰκειότης à leur propos pour désigner les rapports entre eux et Brutus, mais, d'un autre côté, Plutarque désigne les neveux de ces Vitelli, issus de l'union entre Brutus et leur sœur, de συγγενεῖς. Ce cas montre bien que les rapports entre ce Brutus et les Vitelli, qui consistent en une parenté légale – ce Brutus est le beau-frère par mariage des Vitelli –, est qualifiée par le terme d'οἰκειότης. En revanche, les enfants de leur soeur et de Brutus, qui sont leurs parents de sang, sont appelés συγγενεῖς.

Enfin, un passage de Strabon <sup>30</sup> montre plus clairement encore la différence entre les deux termes. Strabon, qui cite un poète, en l'occurrence Démétrios de Scepsis, dit qu'Achille et Jason sont liés l'un à l'autre. Et pour parler du rapport qui les unit, Strabon se sert d'une figure de style bien définie, une gradation descendante : δίοτι συγγενεῖς ἢ ὁμοεθνεῖς ἢ γείτονες ἢ ὅπως οἰκεῖοι ὑπῆρχον ὅ τε Ἀχιλλεὺς καὶ ὁ Ἰάσων. Le terme συγγενής est placé à la première place, avant tous les autres mots qui sont chaque fois de valeur moindre par rapport à leur prédécesseur. Ainsi γείτων est-il moins fort qu'ὁμοεθνός, et ce dernier, plus faible que συγγενής qui est, par conséquent, le plus fort. Inversement, οἰκεῖος est situé après γείτων et est précédé d'un adverbe à valeur indéterminée qui en affaiblit encore le sens. En conséquence, on peut reconnaître que la phrase prouve la valeur spécifique des deux mots, c'est-à-dire celle, moindre, d'οἰκειότης par rapport à συγγένεια.

Pour terminer, on peut dire que les résultats de l'enquête chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias correspondent aux conclusions obtenues par les inscriptions mais que la transmission des textes, très souvent complets, autorise à les confirmer avec une certaine certitude. Les textes littéraires permettent d'observer que c'est toujours dans les mêmes cadres conceptuels que la parenté est exprimée. La terminologie est élaborée d'abord dans les rapports familiaux et caractérise des relations entre individus. Ensuite, ce vocabulaire s'étend aux relations entre cités et occupe le champ institutionnel. Chez les prosateurs comme dans les inscriptions, la parenté est invoquée, par exemple, lorsqu'il s'agit de demander à une cité de régler un différend frontalier par un arbitrage. Elle se justifie par les mêmes critères dans les textes littéraires que dans les inscriptions, c'est-à-dire que si deux héros ayant des rapports privilégiés avec une cité, possèdent entre eux des liens de parenté, ces liens rejaillissent sur les cités auxquelles ils sont attachés. De plus, nous pouvons constater que les termes συγγένεια et οἰκειότης revêtent exactement la même valeur que dans les inscriptions. Il en ressort que les sources littéraires confirment les mêmes observations que les documents épigraphiques et que les conclusions valables pour les uns le sont aussi pour les autres.

<sup>29</sup> Plut., *Publ.*, 3.5.

<sup>30</sup> Str. 1.2.38.



## ANNEXE

*Liste des parentés entre peuples et cités exprimées par le terme συγγένεια chez Polybe, Strabon et Pausanias.*

En plus des parentés traitées dans l'article, voici la liste des autres mentions de parenté chez Polybe, Strabon et Pausanias (je n'en ai pas trouvé chez Plutarque).

## Polybe

- 2.19.1 (parenté non pas entre deux cités, mais entre Gaulois cisalpins et transalpins)
- 5.76.11 (parenté entre Selgè et Sparte)
- 8.33.9 (parenté entre Tarente et Sparte)

## Strabon

- 4.3.2 (parenté entre Rome et Autun, capitale des Héduens)
- 5.3.5 (parenté non pas entre deux cités, mais entre Grecs et Romains)
- 13.1.27 (parenté entre Rome et Troie-Ilion)

## Pausanias

- 4.26.2 (parenté entre Messène et les cités de Sicile, en particulier Rhégion)
- 5.3.7 (parenté entre les Héraclides et les rois d'Étolie)
- 7.2.3-4 (parenté entre les Myniens d'Orchomène et les Codrides)
- 7.15.5 (parenté entre la cité des Arcadiens et Élatée)



## BIBLIOGRAPHIE

- Braudel, F., éd. (1986) : *La Méditerranée*, II, *Les hommes et l'héritage*, Paris.
- Curty, O. (1995) : *Les parentés légendaires dans les inscriptions grecques, catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme συγγένεια et analyse critique*, Genève.
- Migeotte, L. (1984) : *L'emprunt public dans les cités grecques*, Québec-Paris.
- Mitsos, M. (1946/1947) : "Inscriptions de Stymphale", *REG*, 59/60, 150-174.
- Moretti, L. (1967) : *Inscrizioni storiche ellenistiche*, Florence.
- Rehm, A. (1914) : *Das Delphinion in Milet*, Berlin.
- Robert, L. (1940) : *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'Antiquité grecque*, I, Limoges.
- (1969) : *Opera Minora Selecta*, I, Amsterdam.
- (1977) : "Documents d'Asie Mineure", *BCH*, 101, 120-132 = Robert, L. (1987) : *Documents d'Asie Mineure*, Paris, 78-90.
- Stroud, R. S. (1984) : "An Argive Decree from Nemea Concerning Aspendos", *Hesperia*, 53, 191-216.